

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Da 26 octobre 1908. Thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claude, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Révolution prochaine.

D'après certains bruits, dont la source est, paraît-il, sérieuse et que conséquemment, on peut croire fondés, une nouvelle révolution serait sur le point d'éclater en Turquie, où cependant les affaires sont bruyées au point que les gouvernements des puissances européennes, qui ont mis ce pays en tutelle par le traité de Berlin conclu en 1878, ne peuvent résister à la régier. La révolution qui, suivant les bruits en question, doit se produire dans quelque semaine au plus tard, ne serait pas du même genre que celle qui, il y a quelques mois, a eu pour résultat l'entrée au pouvoir des chefs de parti dit des Jeunes Turcs et l'extinction de la constitution au peuple ottoman. Il s'agit, cette fois, d'une révolution de palais, qui entraînerait l'abdication de l'ancien sultan, Abdul-Hamid, et son remplacement par un de ses cousins, Yusuf Effendi. Rehad-Effendi, frère du sultan et héritier présomptif du trône, se trouverait ainsi écarté du pouvoir. Rehad-Effendi, dont les tendances libérales sincères sont bien connues, est l'espérance de parti des Jeunes Turcs qui estiment que l'ère des réformes en Turquie ne s'ouvrira réellement que lorsqu'il aura remplacé son frère sur le trône; et c'est pour l'aider à pecher d'arriver jamais au trône que les réactionnaires, qui n'ont pas pardonné à Abdul-Hamid d'avoir ordonné aux libéraux, se préparaient à faire disparaître celui-ci et à le remplacer par Yusuf Effendi, son cousin, qui est un réactionnaire convaincu. Il paraît, en outre, que l'empereur allemand n'est pas étranger au complot. Yusuf Effendi a suivi les cours d'une école militaire d'Allemagne, et depuis lors il a non seulement manifesté et gardé de la sympathie pour ce pays, mais il a aussi subi l'influence de ses gouvernants. Il est évidemment impossible d'établir de façon positive que l'empereur allemand, qui est du reste l'ami personnel d'Abdul-Hamid, a pris part au complot des réactionnaires de Yildiz-Kiosk, mais on peut dire qu'il ne verrait probablement pas sans plaisir l'accession au trône de Turquie d'un homme plus nettement disposé en faveur de l'Allemagne que le sultan actuel qui fait constamment de l'opportuniste et subit tour à tour diverses influences. La révolution prochaine prendrait ainsi un caractère international qui ne serait pas sans compliquer la situation de l'empire ottoman. Il est à penser, cependant, que cette révolution de palais, si elle se produisait comme il est prédit, n'aurait pas de résultat durable. Les conspirateurs peuvent facilement se débarrasser d'Abdul-Hamid, soit en le forçant à signer son abdication, soit par d'autres moyens bien connus dans les cours orientales, mais Rehad-Effendi ne pourrait probablement pas rester sur le trône. Les Jeunes Turcs, qui ont été assez forts il y a quelques mois pour conquérir le pouvoir, et le sont davantage aujourd'hui, ne le laisseraient pas rétablir l'ancien régime, et ils seraient indubitablement soutenus par la grande majorité du peuple turc. Cette majorité est convaincue maintenant que l'objectif est "le salut de l'empire par des transformations d'ensemble dans le gouvernement et la marche générale des affaires", comme l'a défini un homme d'Etat, et elle soutiendrait ceux qui s'opposeraient à toute tentative de réaction.

Les Chambres de bonnes.

Renard et Courtois, comme on le sait, viennent d'être renvoyés devant les Assises, et les jurés, prochainement, à moins que ce ne soit plus tard, se prononceraient sur leur cas. A l'occasion de cette atroce affaire, on a beaucoup parlé des domestiques, un peu à tort et à travers, et quelquefois de travers, et se livrant à des généralisations peut-être un peu hasardeuses. En somme, et il faut s'en féliciter, tous les maîtres n'ont pas encore été assassinés par leurs domestiques, et l'affaire de Dijon a eu beau venir s'ajouter à celle de la rue de la Pépinière, on n'en dort pas moins encore sur ses deux oreilles dans un assez bon nombre de maisons, malgré tout ce qui s'est imprimé de terrifiant sur les valises de pied, les femmes de chambre et les maîtres d'hôtel. Gardons nous donc soigneusement de l'erreur qui consiste à conclure du particulier au général. C'est là un conseil toujours bon à donner et à écouter. — Tous les notaires sont au bagne, disait l'auteur Arnel, dans je ne sais plus quel vaudeville. — Monsieur, lui répondait un autre personnage, je suis notaire, et je n'y suis pas. — Excusez moi, monsieur, lui ripostait Arnel, il y en a qui en reviennent. Pour drôle, ce dialogue était évidemment, mais transportait en même temps le spectateur assez loin de la vérité. Malgré tout, cependant, et tout en les réduisant à leur juste valeur, il ne faut pas non plus trop négliger certains cas particuliers. Ils peuvent être des documents, et l'affaire Renard, comme quelques autres, ne sont pas sans nous fournir matière à observations. Ce qu'on appelle les "chambres de bonnes", qui ont également donné lieu à plus d'un vaudeville, ne date guère, sous la forme où nous les voyons, que d'une soixantaine d'années, et rien n'a pu être jamais autant mérité de faire rappeler le mot fameux: "C'est plus qu'un crime, c'est une peste". Un crime, d'abord, les chambres de domestiques en ont été un, et continuent souvent encore à en être un, bien que certaines précautions d'hygiène aient été prises. Tout le monde, en visitant des appartements à louer, a vu ces cases étouffées et étouffantes, où il semblait, quelques fois, même en s'y restant qu'un instant, et quand elles étaient vides, impossible de respirer. Qu'était-ce, toute une nuit, et lorsqu'on lit, une malle et des effets avaient mangé le peu d'espace où il fallait se mouvoir? En hiver, le froid devait donner aux personnes l'illusion de l'air, mais il fallait sans doute une forte gelée pour la leur donner. En été, on ouvrait la tabatière, pour éviter l'asphyxie, mais c'était tout ce qu'on devait pouvoir éviter! Laissons de côté les foyers de maladie et d'épidémie qu'étaient nécessairement de pareils réduits. N'était-ce pas, en dehors même de toute question de salubrité générale, une véritable mauvaise action, un acte de cruaute inhumaine, d'entasser ainsi pêle-mêle, sous des combles asphyxiants ou glacés, des malheureuses et des malheureux destinés à y souffrir d'autant plus qu'ils vivaient, toute la journée, devant le spectacle du bien-être, et quelquefois du luxe de leurs maîtres? Ajoutez le danger moral d'une semblable cohabitation, pour beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles. Les maîtres, avant de prendre une femme de chambre ou un domestique, demandaient sur eux renseignements sur renseignements, s'informaient s'ils étaient honnêtes, sobres, d'une bonne conduite, auraient pour un peu exigé des saints et des saintes, ou tout au moins des prix de vertu pour les servir, et envoyaient ensuite ces prix de vertu s'entasser, pour la nuit, loin de toute surveillance comme de toute protection, dans l'épave de "pandémonium" que résultaient toujours d'abriter les tabatières du sixième ou du septième!

Chronique parisienne.

Dans l'affaire de Dijon, le crime n'est jamais en lieu, et la femme de chambre, dès son arrivée à Paris, ne s'était pas trouvée saisie par l'atmosphère spéciale et délétère d'un sixième mal composé. Elle l'a spontanément avoué elle-même au juge. Dans l'affaire de la rue de la Pépinière, l'infamie du sixième est moins sensible, et semble même d'abord n'avoir pas existé. Mais ce n'est là qu'une apparence. Que le crime ait été commis comme Courtois le prétend, ou par Courtois seul, et que Renard n'y ait été pour rien, l'assassin ou les assassins ont assassiné leur maître exactement comme ils auraient assassiné un étranger, et sans s'arrêter un instant à la pensée qu'il n'en était pas un. C'est un assassinat domestique commis par des domestiques qui, contrairement à la signification même du mot de "domestique", ne se sont jamais une minute regardés comme de la maison. C'est le crime domestique qui, dans la séparation de la domesticité et de la maison, régime précédemment né sous les toits, et qui ne pouvait pas ne pas y naître.... Les architectes veulent-ils, à la fois, faire le bonheur de ceux qui sont servis et de ceux qui servent, et faire une bonne affaire en même temps qu'une bonne action? Qu'ils nous fassent donc désormais des maisons où chaque appartement aura des chambres pour les gens de service, et où les tristes réduits des combles n'existeront plus, ou ne seront plus que des remisages à caisses. Tout le monde s'arrachera ces nouveaux immeubles, les maîtres possesseurs des soupres de soulagement, presque tous les domestiques en pousseront d'autres, et ceux qui nous seront construits ces appartements seront attachés leur nom à une véritable révolution!

WARD ET VOKES, AU CRESCENT.

La comédie musicale domine dans le programme de vaudeville qu'offre l'Orpheum cette semaine, et ceux qui ne rendront au théâtre de la rue St Charles ne s'en plaindront pas. Il y a d'abord "Paradise Alley", une œuvre de B. A. Rolfe que joue une nombreuse troupe à la tête de laquelle se trouvent Miss Marguerite Haney et deux comiques étourdissants, John Walsh et William Butt. Paissent ensuite Charles Benah et John Miller, des débutants dans le vaudeville mais des artistes exercés de comédie musicale. Ils jouent un très gai pot-pourri agrémenté d'agréable musique et de danse. Enfin George B. Snyder et Harry Buckley, des maîtres du genre, se font applaudir dans "No Smoking Allowed". Les autres numéros sont également attrayants. Ils sont exécutés par les trois Harvey, des gymnastes européens, les trois Youcays, de athlètes d'une force extraordinaire, M. et Mme Allison, des comédiennes de talent, Thomas A. Carroll et Joseph Baker, des comiques décapitantes.

TULANE.

L'intrigue de "The Traitor," une comédie dramatique de Thomas Dixon Jr et Channing Pollock annoncée comme une suite de "The Chinaman," n'a pas l'ampleur ni la solidité de celle de cette dernière œuvre, mais elle n'est pas sans valeur et certaines parties en sont remarquables. Mais les quelques imperfections de l'intrigue sont plus que compensées par l'interprétation, qui est très bonne, et par la mise en scène, qui est superbe. Un des acteurs, qui ont été les plus fêtés à la première représentation, dimanche soir, est M. Gino Socola, de la Nouvelle-Orléans, qui tient dans "The Traitor", le rôle d'un ex-astorier général des Etats-Unis. Ses admirateurs lui ont offert un splendide bouquet. Adell Barker, Frank Patton, Catherine Tower, Marion Wildard et les autres interprètes ont été également applaudis.

CRESCENT.

La comédie musicale que donne cette semaine le Crescent, "The Promotee", est certes l'une des plus gaies qu'il y ait actuellement au répertoire. Il y a juste assez d'intrigue pour que la pièce ne paraisse pas trop décousue, mais en revanche l'esprit et la bonne musique y abondent. Quant à l'interprétation on ne pourrait la désirer meilleure. Ward et Vokes, qui tiennent les principaux rôles, sont, comme on sait, des artistes d'un merveilleux talent. Et comme ils sont presque constamment en scène le rire est pour ainsi dire ininterrompu. Les deux protagonistes sont du reste admirablement secondés par une très nombreuse troupe dans laquelle se trouvent nombre d'artistes de mérite. Matinée à prix populaires au jourd'hui.

Enfant blessé par un car.

Un petit garçon de huit ans, Tom Graham, qui demeure rue Royale, 83, a été renversé et blessé hier entre huit et neuf heures du matin par un car de la ligne du Parc de Ville à l'angle des rues Bienville et Dauphine. L'enfant se rendait à l'école et il paraît que c'est en essayant de traverser la voie au moment où le car arrivait qu'il a été atteint. La jambe gauche broyée au dessous du genou et a reçu d'autres blessures qui ont été déclarées dangereuses à l'hôpital. Le car était conduit par le mécanicien John Saltzman, qui demeure à l'angle de la rue Havane et du Chemin de Gentilly. Il s'est constitué prisonnier.

INCENDIE.

Un incendie dont on ignore l'origine a éclaté hier matin avant le jour dans la pizzeria située à l'angle des rues Magazine et Walnut et tenue par W. Alcorn, qui y demeure. La maison valant \$4,000, le stock assuré \$300 et les meubles assurés \$1,200 dans la Southern Insurance Company ont été détruits.

Autre incendie.

Hier vers six heures du soir un feu a été découvert dans une maison de la rue Ste Anne, près Royale, appartenant à P. Saluqué et occupée par Marion Bennett. Les dames ont été promptement évacuées. Le lieutenant Henry Woods, de la pompe numéro 4, est tombé de son siège à l'angle des rues Dumaine et Chartres et a été blessé légèrement à la jambe. Il a été pansé dans une pharmacie du voisinage.

Beau Temps.

Le temps idéalement beau dont jouit notre population depuis plusieurs jours va continuer, annoncent les fonctionnaires du bureau météorologique. Le mercure était à 50 degrés hier matin, et oscilla dans la journée entre ce point et 70 degrés, le maximum atteint. Les seuls points de la Louisiane où il y ait eu une légère gelée hier matin sont Covington et Abite.

Table de marbre volée.

Dans la nuit de samedi à dimanche un voleur a enlevé une plaque de marbre valant \$5 d'un étal du marché Dryades.

Mort de M. Giuseppe Biancheri.

Turin, Italie, 26 octobre.—M. Giuseppe Biancheri, ex-ministre et ancien président de la Chambre italienne, est mort aujourd'hui à Turin. Le défunt était né à Vintimille en 1823.

UN DOMAINE AUX ENCHÈRES.

C'était un grand événement. Oh! pas pour l'univers, ni même pour la France qui n'est qu'un très petit point dans cet univers dont, malgré la science étonnante des astronomes, nous ne connaissons pas les limites. Mais pour les habitants du canton de Sablaines et en particulier pour les métyers de la comtesse de Frasé, c'était une grosse affaire. Ils allaient changer de maître. Ce serait la seconde fois en trois ou quatre mois. Quand on dit de maîtres, c'est une formule qui n'est pas exacte et qui ne l'était pas davantage jadis, au bon vieux temps dont on vent nous inspiquer la haine et qui valait peut-être à certains points de vue, le temps présent et ses nouvelles pratiques. Le métyer était de la famille de son propriétaire, de la grande, pas de celle qui se limite aux collatéraux à succession. Mais de la famille des Romains qui comprenait les parents, les serviteurs, tout ce qui touchait au grand chef de prison de loi, par les liens du sang ou par les liens des intérêts. Dès six heures du matin un mouvement significatif s'opéra aux abords de l'étude de Me Brissonnet et aux environs du porche de l'église, là où se tiennent les concubinales des payans, le dimanche, sur les affaires du canton, le prix des bêtes, des durées, les ventes des quartiers de terre et les questions politiques qui, en général, se bornent pour eux au choix d'un député. A qui serait la timbale? Quel gros bonnet forcé de billets de banque allait se payer ce grand domaine qui s'étendait sur trois communes avec ses landes couvertes de bruyères, ses bois giboyeux, délices des braconniers à cinq ou six lieues à la ronde, ses étangs pleins de poissons, ses quinze métairies, ses fatales auxquelles la comtesse de Frasé ne mettait pas la cognee, son paro et sa grande bicoque mayonnaise, qu'imposait le respect avec ses deux vieilles tours et sa haute façade silencieuse et morne.

—Un beau morceau de terre, maître Morand. —Oui, père Carheux, celui qui l'aura ne sera pas à plaindre.... Il y a des quartiers pas fameux, mais il y en a de bons tout de même. J'en ferais bien mon affaire, mé! —Un qui est à la noce, c'est le notaire. —Me Brissonnet? —Je vous crois. De fameux bénéfices pour lui, la succession de cette dame! —Oui, c'était un malin, mais les payans se communiquent à l'oreille des réflexions qui n'étaient pas à sa gloire. Il avait un qu'on appelle une mauvaise presse. —Une affaire qui n'est pas claire! La comtesse n'aimait pas son neveu. Il n'était pas de choses.... et pourtant c'est lui qui en le magot.... —N'empêche que la bonne dame cachait pas ses intentions.... C'était la demoiselle qui levait hériter.... Elle était comme qui dirait la fille adoptive de la défunte. —Il y a du louche.... L'idée s'était implantée comme du chendent parmi les habitants de Sablaines. Le plupart des gens rassemblés sur le communal répétaient le mot: —Il y a du louche! Une vieille métyère opinait

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 27 Commencé le 27 Janvier 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

—

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SHULE!

XXI

RUE TOURNEFORT

Suite.

Pourquoi, si votre condition est changée, êtes-vous revenu dans cette maison? —Parce que je voulais entendre parler de vous, parce qu'il y a des souvenirs qui ne s'effacent pas.... parce que je savais que vous y étiez venue vous-même... —Le marquis de Villaz? —C'est moi.... L'hôtel de Villaz, c'est le mien! Là-bas, j'étais au service d'un maître paisiblement riche, qui m'a pris en affection. Il est mort en me léguant ses biens et son titre... Depuis je n'ai eu qu'un but: retrouver cette Noëlla, ma vraie victime.... J'accomplirai ma tâche ou le sort sera contre moi. —Essaie! —Je retournerai d'où je viens.... où j'ai été bien. —Considérable? —Immenses. Des terres grandes comme des départements de France, des troupes sans nombre, des maisons bâties comme des palais, de l'or à n'en savoir que faire.... —Vous vous remariez? —Il secoue la tête. —On n'aime qu'une fois, dit-il. Et j'ai aimé de toutes les forces de mon être. Je suivrai l'exemple de marquis de Villaz, grand d'Espagne, mon maître et mon bienfaiteur.... Lui aussi il avait aimé.... Lui aussi avait été trahi. Il s'est vengé cruellement avant de s'expatrier.... Le mal qu'il avait fait était irréparable. Je me suis vengé aussi.... Plus

heureux que lui, j'espère parvenir à réparer le mal que j'ai fait.... Mais mon cœur restera fermé à l'amour traître et décevant que l'engendre que des douleurs et des regrets.... Elle lui demanda d'une voix tremblante, angoussée: —Ainsi vous repartirez, Jacques? —Dès que je le pourrai. —Vous vous plaisez là bas? —Je le devrais. La fortune m'y sourit, les femmes comptent parmi les plus belles du monde. Le palais de Bellavista est superbe, mais je vous l'ai dit, je n'ai plus d'illusions et plus de désirs. Je revis plutôt dans le passé que dans le présent. —Je désire que vous soyez heureux, Jacques. —Je le serais peut-être si je retrouvais cette malheureuse enfant.... C'est le seul bonheur auquel je puisse prétendre. Je me suis attaché à elle, sans la connaître, comme je l'étais jadis à la seule femme que j'ai passionnément aimée.... —C'est femme.... —A-t-elle besoin de vous le nommer? —Et maintenant vous me haïssez? —Non! Il haussait les épaules. —Je ne haïs même plus le marquis André d'Orville! Vous ne savez pas, Hélène, ce que vingt ans qui ont passé sur la tête d'un malheureux comme moi,

vingt ans de lutte et de volenté.... D'ailleurs, je peux le dire, je n'étais pas fait pour la balne.... —Hélas! —Il a fallu une trahison subite, inattendue, fondroyante, pour me faire perdre la raison!.... Je n'ai plus qu'un but, plus qu'une passion.... la réparation de ma faute et le bonheur de cette Noëlla, si malheureuse à cause de moi!.... C'est tout.... Il étendit le bras comme pour mettre une barrière entre elle et lui et déclara: —Le reste est mort, mort à jamais.... Adieu, Hélène! —Elle murmura: —J'aurais voulu un mot de pardon. —Il ne le prononça pas. Elle fondit en larmes. Il l'entendit sangloter. Il demeura immobile, luttant peut-être contre lui-même, contre ses souvenirs, contre sa bonté sublime parfois, contre la pensée des joies anciennes, des joissances inoubliées qui assaillaient de le féliciter. Il resta vainqueur dans ce combat, ou la femme même coupable à tant de chances de succès. Elle resta sur le palier, assurant ses yeux, étouffant le cri de sa douleur, attendant peut-être un retour de cet homme qui lui avait appartenu tout entier, son esclave, sa chose, ne connaissant qu'elle, ne trouvant rien qu'elle d'adorable et de beau, prêt à lui donner son sang, si elle le lui de-

mande. Elle avait reformé la porte de la mansarde derrière elle. A la fin elle comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer. Il entendit le froirron des jupes dans l'escalier et au dehors, dans la rue, le bruit d'une voiture qui se mettait en mouvement. C'était le sacre dans lequel elle était venue. Elle y montait en se disant: —Mon amant m'abandonne, Jacques me hait et me méprise.... Je suis condamnée. XXII

UN DOMAINE AUX ENCHÈRES. C'était un grand événement. Oh! pas pour l'univers, ni même pour la France qui n'est qu'un très petit point dans cet univers dont, malgré la science étonnante des astronomes, nous ne connaissons pas les limites. Mais pour les habitants du canton de Sablaines et en particulier pour les métyers de la comtesse de Frasé, c'était une grosse affaire. Ils allaient changer de maître. Ce serait la seconde fois en trois ou quatre mois. Quand on dit de maîtres, c'est une formule qui n'est pas exacte et qui ne l'était pas davantage jadis, au bon vieux temps dont on vent nous inspiquer la haine et qui valait peut-être à certains points de vue, le temps présent et ses nouvelles pratiques. Le métyer était de la famille de son propriétaire, de la grande, pas de celle qui se limite aux collatéraux à succession. Mais de la famille des Romains qui comprenait les parents, les serviteurs, tout ce qui touchait au grand chef de prison de loi, par les liens du sang ou par les liens des intérêts. Dès six heures du matin un mouvement significatif s'opéra aux abords de l'étude de Me Brissonnet et aux environs du porche de l'église, là où se tiennent les concubinales des payans, le dimanche, sur les affaires du canton, le prix des bêtes, des durées, les ventes des quartiers de terre et les questions politiques qui, en général, se bornent pour eux au choix d'un député. A qui serait la timbale? Quel gros bonnet forcé de billets de banque allait se payer ce grand domaine qui s'étendait sur trois communes avec ses landes couvertes de bruyères, ses bois giboyeux, délices des braconniers à cinq ou six lieues à la ronde, ses étangs pleins de poissons, ses quinze métairies, ses fatales auxquelles la comtesse de Frasé ne mettait pas la cognee, son paro et sa grande bicoque mayonnaise, qu'imposait le respect avec ses deux vieilles tours et sa haute façade silencieuse et morne.